

CELUI QUI VA VERS ELLE NE REVIENT PAS

SHULEM DEEN



LE LIVRE

Shulem Deen a été élevé dans l'idée qu'il est dangereux de poser des questions. Membre des skver, l'une des communautés hassidiques les plus extrêmes et les plus isolées des États-Unis, il ne connaissait rien du monde extérieur. Si ce n'est qu'il fallait à tout prix l'éviter. Marié à l'âge de dix-huit ans, père de cinq enfants, Shulem Deen alluma un jour un poste de radio – une première transgression minimale. Mais sa curiosité fut piquée et le mena dans une bibliothèque, puis sur Internet, et ébranla les fondements de son système de croyances. Craignant d'être découvert, il sera finalement exclu pour hérésie par sa communauté et acculé à quitter sa propre famille. Dans ce récit passionnant, il raconte ce long et douloureux processus d'émancipation et nous dévoile un monde clos et mystérieux.

<http://www.editions-globe.com/celui-qui-va-vers-elle-ne-revient-pas/>

L'AUTEUR

Shulem Deen est né à New York en 1974. Il vit loin de sa femme et de ses cinq enfants et travaille à Brooklyn, où il anime un blog littéraire permettant à d'autres Juifs hassidiques de partager leurs interrogations. Il écrit pour *The Forward*, *Tablet* et *Salon*, et a reçu le National Jewish Book Award pour *Celui qui va vers elle ne revient pas*, son premier roman.

<http://www.editions-globe.com/deen-shulem/>

Shulem Deen

Celui qui va
vers elle
ne revient pas

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Karine Reignier-Guerre



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Rabbi Yohanan dit : « Si un homme a vécu
la plus grande partie de sa vie sans pécher,
il ne péchera probablement jamais. »*

Talmud, traité Yoma, 38B

*Ne te fie à toi-même qu'à l'heure de ta mort,
car Yohanan fut grand prêtre pendant quatre-vingts ans
avant de rejeter l'enseignement des Sages.*

Talmud, traité Berakhot, 29A

*Sur le pont d'un navire au milieu des flots
Se tient un Juif éploré né en Terre sainte.
Il a dû quitter Jérusalem,
Sa demeure, sa vie, cette terre sacrée,
Ses frères, ses enfants, ses plus proches parents.
Il fait maintenant route vers l'Amérique.
Oh, comme son chagrin est grand !*

Extrait de Williamsburg,
de Yom Tov Ehrlich

NOTE DE L'AUTEUR ET DE LA TRADUCTRICE
SUR LA TRANSCRIPTION DU YIDDISH
ET DE L'HÉBREU

La plupart des termes yiddish sont transcrits en français de manière phonétique, tels qu'ils sont prononcés par les Juifs ultra-orthodoxes vivant actuellement aux États-Unis. À quelques exceptions près, ces communautés parlent la forme dialectale « polonaise » du yiddish oriental.

Les termes hébreux sont transcrits selon les usages habituels en matière de translittération de l'hébreu vers le français, usages qui diffèrent sensiblement de la manière dont ces termes sont prononcés au sein des communautés hassidiques américaines : nous écrivons *Torah* au lieu de *Toyreh*, et *Roch Hachana* au lieu de *Rosh Hashumeh*, par exemple.

Le terme *rebbe* peut prêter à confusion : il désigne à la fois le chef spirituel d'une communauté hassidique et le maître employé dans une école élémentaire de garçons. Le contexte permettra généralement de dissiper cette ambiguïté.

PREMIÈRE PARTIE

Je n'étais pas le premier à être banni de notre communauté. Je n'avais pas rencontré mes prédécesseurs, mais j'en avais entendu parler à voix basse, comme on chuchote une rumeur honteuse. Leurs noms et le récit de leurs agissements émaillaient l'histoire de notre village, fondé un demi-siècle plus tôt. On évoquait dans un murmure ces êtres subversifs qui avaient attenté à notre fragile unité : les quelques *belz* qui avaient souhaité former leur propre groupe de prière ; le jeune homme qui aurait été surpris en train d'étudier les textes fondateurs de la dynastie hassidique de Bratslav, et même le beau-frère du *rebbe*, accusé de fomenter une sédition contre lui.

Tous avaient été bannis, comme moi. Mais j'étais le premier qu'on bannissait pour hérésie.

Je fus convoqué un dimanche soir, alors que j'étais à table avec Gitty et les enfants.

« Shulem ? C'est Yechiel Spitzer, lança une voix masculine, assez profonde pour être entendue depuis la rue. Peux-tu venir à 22 heures au bureau du *dayan* ? C'est pour une réunion. »

Yechiel était membre du comité pour l'éducation et du comité pour la pudeur, qui veillaient tous deux sur le comportement des habitants du village en s'assurant qu'ils portaient les vêtements requis, fréquentaient les synagogues adéquates et pensaient de manière appropriée.

« Quel genre de réunion ? demandai-je un instant plus tard en lui ouvrant la porte.

– Le *bezdin* voudrait te parler », répondit Yechiel.

Constitué de trois membres, le *bezdin*, notre tribunal rabbinique, se prononçait chaque fois que nécessaire sur les questions religieuses qui agitaient la communauté : sous la présidence du *dayan*, principal juge rabbinique du village, le *bezdin* émettait des décrets interdisant l'usage d'Internet, condamnant la formation de groupes de prière illicites ou spécifiant le type de perruque et de couvre-chef autorisés aux femmes.

Yechiel attendit ma réponse. Devant mon silence, il ajouta : « Tâche de venir avec quelqu'un. Il vaudrait mieux que tu ne sois pas seul. »

Il s'exprimait d'une voix étrangement neutre, comme s'il cherchait à minimiser l'importance de la sommation. Sans être proches, nous nous connaissions assez pour nous saluer amicalement lorsque nous nous croisions dans la rue ou pour échanger quelques mots si nous nous trouvions côte à côte lors d'une *chiva* ou d'une *bar-mitsvah*. Ce soir-là, cependant, sa visite n'avait rien d'amical. Et nous le savions aussi bien l'un que l'autre.

Lorsque je repris place à table, Gitty m'interrogea du regard. Je secouai la tête. *Rien d'important*. Elle pinça les lèvres, les yeux rivés aux miens, jusqu'à ce que je me penche sur mon assiette remplie des restes du *tcholent*, le ragoût de bœuf, de céréales et de haricots qu'elle avait préparé pour le déjeuner du *shabbat*. L'incident n'avait visiblement pas troublé les enfants : Tziri, notre fille aînée, était plongée dans un livre ; Hershy et Freidy se chuchotaient des plaisanteries à l'oreille ; Chaya Suri et Akiva se chamaillaient parce que Chaya Suri avait regardé dans l'assiette d'Akiva, qui prétendait ne plus pouvoir manger maintenant que sa sœur avait posé les yeux sur son repas.

Gitty continuait de m'observer en silence. Je finis par me redresser en soupirant.

« Je t'en parlerai tout à l'heure. »

Elle roula des yeux excédés, puis se leva pour débarrasser la table.

Je consultai ma montre. Il était un peu plus de 18 heures.

Je n'étais pas vraiment surpris par la convocation du bezdin. D'après mes amis, la rumeur se propageait d'un bout à l'autre du village : *Shulem Deen est devenu hérétique*.

Bien que considérée comme un péché dans notre communauté de Juifs ultra-orthodoxes du comté de Rockland, dans l'État de New York, l'hérésie était assez rare pour faire sensation. Ce n'était pas un péché ordinaire. Rien à voir avec le jeune homme qui commandait un taxi pour aller prendre des cours de karaté, l'adolescente accusée d'avoir porté une jupe dévoilant ses genoux, ou l'instituteur qui se serait plaint de la longueur des prières du rebbe à l'office du shabbat. En fait, l'hérésie était si inhabituelle que la plupart des habitants du village l'envisageaient comme un phénomène révolu : elle ne pouvait survenir à notre époque, encore moins dans notre communauté. Aussi avaient-ils été stupéfaits d'apprendre qu'un hérétique vivait parmi eux.

« Ne sait-il pas que le Rambam a déjà répondu à toutes les questions ? » s'était enquis le rebbe.

Le Rambam, également connu sous le nom de Moïse Maïmonide, était un rabbin et philosophe andalou du XII^e siècle – sans doute le plus éminent de tous les temps. Sa pierre tombale, à Tibériade, en Israël, porte l'épithète suivante : « De Moïse à Moïse, il ne se leva aucun homme comme Moïse. » Dans nos salles d'étude, nous consacrons de longues heures à l'analyse de ses traités de jurisprudence et surtout de son célèbre *Commentaire sur la Michna*. Nous vantions sa droiture et son érudition. Nous donnions son prénom à nos enfants pour perpétuer son souvenir.

Mais aucun de nous n'avait lu ses textes philosophiques.

Il se disait que son œuvre philosophique majeure, *Le Guide des égarés*, n'était accessible qu'aux plus érudits d'entre nous. Le reste de la communauté pouvait s'en dispenser. L'essentiel, assurait-on, était de savoir que l'ouvrage contenait toutes les réponses, ce qui rendait toute autre question superflue.

« Ne sait-il pas que le Rambam a déjà répondu à toutes les questions ? »

Le rebbe avait-il réellement prononcé cette phrase ? Je ne pouvais pas en être certain. Je la tenais de mes amis, qui la tenaient des leurs.

Au village, les rumeurs n'étaient pas toujours fiables. Ce que je savais de façon certaine, en revanche, c'est que le rebbe était le chef de notre communauté et que rien d'important ne se produisait sans son assentiment. Aussi n'éprouvai-je aucun doute ce soir-là lorsque je fus convoqué devant le bezdin : l'ordre avait été donné par le rebbe en personne.

À 22 heures précises, j'empruntai le sentier qui conduisait à la porte latérale permettant d'accéder au domicile du dayan. Son autorité reposait sur sa connaissance approfondie de la Torah, mais son bureau, accolé à celui du rebbe, paraissait le prolonger. Si le rebbe était le chef de l'exécutif, le dayan et son bezdin possédaient le pouvoir judiciaire : ils étaient chargés de faire respecter nos lois.

En dépit du sérieux de ses fonctions et de son immense érudition, le dayan était un homme doux et gentil. Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis que j'avais achevé mon cycle d'études à la yeshiva, mais je me souvenais encore des longues heures que nous passions à discuter du Talmud. Au cours des années suivantes, j'avais longé ce sentier des centaines de fois pour régler divers problèmes personnels ou familiaux – qu'il s'agisse de faire inspecter des palmes de dattier avant Souccot, la fête des Cabanes, des dessous maculés de sang menstruel ou des poulets à chair pâle pour s'assurer qu'ils ne présentaient aucun signe de blessure.

Ce soir-là, je gravis une fois de plus les quelques marches qui menaient au porche en bois délavé par les intempéries, et frappai à la porte. Une lumière brillait à l'intérieur et le son de plusieurs voix entremêlées, combattives et véhémentes, me parvint aux oreilles. J'attendis quelques instants, puis frappai de nouveau. La porte s'ouvrit sur Yechiel Spitzer.

« Attends là », ordonna-t-il d'un ton sec en désignant une petite pièce latérale.

Il traversa le hall d'entrée pour regagner le bureau du dayan tandis que j'obtempérais. Assis sur une vieille chaise branlante près d'une table basse, j'écoutai le brouhaha qui s'échappait de la pièce voisine. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi, puis Berish Greenblatt

vint me rejoindre. Berish avait été l'un de mes professeurs à Brooklyn lorsque j'étais adolescent. Il m'avait ensuite invité à célébrer le shabbat chez lui pendant toute la durée de la maladie de mon père. Nous avions alors noué des liens qui s'étaient renforcés avec le temps, avant de se distendre ces dernières années – lui, le fidèle dévoué à l'étude de la Torah, et moi, le présumé hérétique. Ce soir-là, je puisai malgré tout un vif réconfort dans sa présence, bien qu'aucun de nous ne sût à quoi s'attendre.

On nous appela peu après dans le bureau du dayan. Assis au centre d'une petite table jonchée de textes religieux, ce dernier était encadré par deux rabbins du bezdin et quatre autres membres éminents de notre communauté. Un sourire chaleureux, presque béat, illumina son visage couvert d'une imposante barbe brise.

« Assieds-toi, je t'en prie ! » dit-il en montrant une chaise vide, de l'autre côté de la table.

Tandis que Berish s'installait un peu en retrait, je pris place en observant mes interlocuteurs, serrés les uns contre les autres face à moi. Certains feuilletaient nerveusement les ouvrages ouverts devant eux ; d'autres passaient les doigts dans leur barbe ou tiraient sur leur moustache. Ils échangèrent quelques remarques à voix basse, puis l'un d'eux prit la parole. Il s'appelait Mendel Breuer. Connu pour être aussi pieux que perspicace, il faisait montre, disait-on, d'une remarquable habileté en toutes circonstances, qu'il s'agisse d'organiser un vote de groupe pour favoriser l'élection d'un représentant de la communauté dans les instances officielles ou de dispenser chaque matin un cours sur le Talmud à des hommes d'affaires.

« Nous avons entendu des rumeurs à ton propos, commença-t-il. Nous ignorons si elles sont vraies, mais le seul fait qu'elles circulent n'augure rien de bon, comprends-tu ? »

Il s'interrompit, les yeux braqués sur moi, comme s'il attendait mon assentiment.

« On raconte que tu es un *apikorus*. On raconte que tu ne crois plus en Dieu. » Il haussa les épaules jusqu'à ses oreilles, les yeux écarquillés, les mains ouvertes. « Comment est-il possible de ne pas croire en Dieu ? Sincèrement, je n'en sais rien. »

Il semblait réellement perplexe. Pour un homme de son intelligence, la question méritait réflexion. Il aurait aimé l'aborder s'il en avait eu le temps, mais, ce soir, le moment paraissait mal choisi. Laissant la question en suspens, il entreprit d'énumérer les rumeurs qui couraient à mon sujet.

Je critiquais le rebbe.

J'avais cessé de prier.

Je dénigrais la Torah et l'enseignement des Sages.

Je cherchais à corrompre d'autres membres de la communauté. Des jeunes gens. Des innocents.

On disait même que j'avais corrompu un étudiant de la yeshiva pas plus tard que la semaine précédente. Si la rumeur était vraie (mais Mendel n'en avait pas la certitude), j'avais tant bouleversé ce garçon qu'il avait quitté la demeure familiale et s'était installé à Brooklyn avec des goyim. On racontait qu'il avait l'intention de s'inscrire à l'université.

À présent, poursuivait Mendel, les membres de la communauté estimaient qu'il fallait prendre des mesures. Ils étaient très inquiets. Le bezdin doit faire quelque chose, répétaient-ils.

« Si les gens pensent que le bezdin doit agir, nous ne pouvons pas rester les bras croisés, comprends-tu ? »

Assis à l'extrémité de la table, Yechiel Spitzer coinça une papillote sous sa lèvre inférieure et glissa distraitement un cheveu entre ses incisives. Les trois rabbins écoutaient en silence, les yeux baissés.

« Nous ne souhaitons causer de tort à personne, reprit Mendel. Ni à toi ni à ta famille. Cependant... »

Il s'interrompit et jeta un regard au dayan, avant de poser ses mains à plat sur la table, les yeux braqués sur moi.

« Nous estimons que tu dois quitter le village. »

J'étais banni. Sur le moment, je ne sus qu'en penser. Je faillis protester, déclarer que j'étais victime d'une campagne mensongère, d'une cabale odieuse destinée à me nuire. Je me ravisai en songeant que cette campagne n'était pas entièrement fausse. À quoi bon le nier ? Je n'appartenais déjà plus à la communauté. Elle était formée d'un groupe de fidèles et j'avais perdu la foi.

Il y avait néanmoins une différence entre être banni et partir de son plein gré. Si vous êtes banni, vous êtes chassé ; si vous êtes chassé, vous êtes disgracié. Et que dire de ma femme et de mes enfants ? C'était au village que Gitty et moi nous étions connus ; nous ne l'avions pas quitté depuis notre mariage, douze ans plus tôt. Ici étaient nés nos cinq enfants ; dans ce petit périmètre vivaient leurs nombreux cousins, oncles, tantes et leurs grands-parents. C'était le berceau de notre famille. Deux ans auparavant, nous avions acheté un pavillon mitoyen de quatre chambres avec la conviction d'y passer une grande partie de notre vie. Sans être luxueuse, cette demeure était spacieuse, ensoleillée et moderne : nous l'avions achetée neuve, elle sentait encore la peinture fraîche et le polyuréthane quand nous avions emménagé. Elle nous plaisait. Nous avions planté un arbre dans le jardin de devant. En outre, nous l'avions acquise pour un prix raisonnable et avions obtenu un taux d'intérêt très favorable pour l'emprunt immobilier.

Autrement dit, les choses n'étaient pas aussi simples que le bezdin le laissait entendre.

« Je ne suis pas seul en jeu, déclarai-je aux rabbins. J'aimerais rentrer chez moi et discuter avec ma femme. De toute façon, même si nous acceptons de partir, nous devons d'abord trouver un acquéreur pour la maison. »

Je savais que les rabbins n'apprécieraient guère ce genre de réponse, mais je l'avais énoncée sans flancher. Contrairement à ceux qui avaient été bannis avant moi, je ne manquais pas d'audace. Et j'étais mieux informé. Je savais qu'aux États-Unis, au début du XXI^e siècle, nul ne pouvait chasser un citoyen de chez lui à moins d'être mandaté par l'État. Or le bezdin n'était pas l'État.

Mes interlocuteurs échangèrent des regards soucieux. Même le dayan (qui avait opiné du chef pendant le petit discours de Mendel en me gratifiant de temps à autre d'un sourire contrit, l'air de dire : « Je suis désolé, cher ami, de devoir en arriver à cette extrémité. ») paraissait désemparé.

Mendel observa l'un des rabbins. Ce dernier réfléchit encore un moment puis murmura : « *Nou*. – Bon. » Mendel sortit alors une feuille de papier pliée en quatre de la poche de poitrine de

son manteau. « Voici ce que nous serons contraints de diffuser si tu refuses d'obtempérer, dit-il en poussant le document vers moi. Je te laisse en prendre connaissance. »

Il s'agissait d'une annonce à la population, comme on en trouvait dans les journaux locaux ou les synagogues, placardées dans le hall ou sur les murs des sanitaires. Rédigée en hébreu rabbinique, elle regorgeait d'expressions ampoulées et de références bibliques ou talmudiques.

À tous nos frères, fils d'Israël, où qu'ils se trouvent :

L'homme qui se nomme Shulem Arieh Deen a été reconnu coupable d'actes et de pensées hérétiques. À l'instar de Jéroboam, fils de Nebath, il a péché et incité autrui à pécher. C'est un provocateur et un agitateur. Il a ouvertement contrevenu aux lois de Dieu et de Sa Torah ; il a renié les principes mêmes de notre religion sacrée ; il s'est moqué de notre foi en Dieu et dans les Tables de la Loi. Il encourage et continue d'encourager autrui à le suivre sur ce chemin de perdition.

Le texte se poursuivait par une invite, adressée à tous les Juifs croyants et pratiquants, les incitant à cesser tout contact avec moi, dans quelque domaine que ce soit : ils ne devaient plus m'embaucher comme employé ni me laisser résider dans leurs demeures ; ils devaient m'exclure de leurs groupes de prière et m'interdire l'accès à leurs synagogues ; ils devaient aussi exclure mes enfants de leurs écoles.

Je reposai le document sur la table d'une main tremblante.

« Nous ne l'avons montré à personne pour le moment, précisa Mendel en remettant le document dans la poche de son manteau. Si tu nous obéis, nous le garderons pour nous. Dans le cas contraire, nous serons obligés de le diffuser. Tu comprends, n'est-ce pas ? »

Je levai les yeux vers mes interlocuteurs. Le dayan me rendit mon regard, l'air navré. Les autres rabbins détournèrent la tête.

« Ce sera tout pour l'instant », conclut Mendel.

J'attendis un moment, pensant que les rabbins allaient se lever, mais ils demeurèrent à leur place. Aussi demeurai-je à la mienne. Un peu assommé, tout de même.

« J'espère que tu viendras nous rendre visite, déclara l'un des rabbins.

– Oui, renchérit le dayan. Reviens nous voir. Surtout, n'hésite pas !
– Tu pourras loger chez moi avec toute ta famille », assura l'autre rabbin.

Comme c'est gentil de sa part ! pensai-je, ému par le geste de cet homme qui n'avait pas prononcé un mot au cours de la réunion et avec lequel je n'avais jamais parlé auparavant. Quant à l'ordre qu'ils m'avaient lancé, je ne savais pas encore qu'en penser. J'étais trop abasourdi pour avoir une opinion sur l'attitude du dayan ou celle du bezdin. À cet instant, j'étais surtout soucieux de la manière dont réagiraient Gitty et les enfants quand je leur annoncerais la nouvelle. Comment la leur annoncer, d'ailleurs ? Il y aurait des larmes. Des cris de honte et d'amertume. Des incitations à supplier le bezdin de revenir sur sa décision.

Tant pis. De toute façon, je n'étais plus à ma place ici, dans ce village, parmi ces gens. La rupture serait difficile, mais elle semblait inévitable. L'heure était venue de partir.

Je garde une image très claire de l'instant où j'ai compris que j'avais perdu la foi. Je ne me souviens plus de la date exacte, seulement de l'endroit où j'étais et de ce que je faisais. La journée venait de commencer. Je m'étais réveillé tard et préparé à la va-vite. À cette époque, je n'assistais plus à l'office du matin avec les hommes du village, mais je continuais de prier seul à la maison. Je m'en tenais aux passages importants – les premiers et derniers paragraphes des Psaumes, le *Chema Israël*, le *Chemoneh esreh* – et délaissais le reste. Je n'accordais plus guère d'importance à ce rituel auquel je me conformais par habitude autant que par crainte de déplaire à Gitty si elle découvrait que je ne priais plus.

Seul dans la salle à manger, je l'entendais s'affairer dans la cuisine, de l'autre côté de la cloison : « Akiva, finis ta tartine », « Freidy, arrête d'embêter le bébé et va t'habiller », « Tziri, brosse-toi les cheveux et prépare ton cartable ». Bientôt, les prières matinales succédèrent aux chamailleries, puis je les entendis ronchonner – devoirs à terminer avant d'aller en classe, chaussures égarées, pinces à cheveux mal rangées. Je drapai mon châle de prière sur mes épaules, retrouvai la manche de ma chemise blanche et entrepris de nouer les tefilines autour de mon bras gauche. Lorsque j'eus fixé la boîte cubique à l'aide des lanières en cuir et enveloppé mon corps dans le grand châle blanc à rayures noires, une pensée me vint subitement à l'esprit : je n'y crois plus.

Je suis un hérétique. Un apikoros.

Cette évidence, j'essayais de la nier depuis longtemps, m'accrochant à l'espoir que me procuraient les textes sacrés. D'après le

Talmud, « un Juif, même s'il a péché, demeure un Juif ». L'hérétique, en revanche, est perdu pour toujours : « Ceux qui partent ne reviennent pas. » S'il est scribe, son rouleau de la Torah doit être brûlé ; il est renvoyé de son groupe de prière, la nourriture qu'il prend n'est plus jugée casher ; les objets qu'il perd ne lui sont pas restitués, il n'est pas habilité à témoigner dans un tribunal. Devenu un paria, il erre seul, chassé par son peuple et rejeté par tous les autres.

C'est à cet instant précis, entre le moment où j'ai fixé les lanières des tefilines à l'arrière de ma tête et celui où j'ai entrepris d'annoncer mes prières matinales, que j'ai pris conscience du caractère irréversible de mon hérésie. Elle faisait partie de moi, désormais. Elle me caractérisait autant que mes yeux marron ou ma peau claire.

Être hérétique n'avait cependant rien d'anodin. Gitty et moi, ainsi que nos cinq enfants, vivions à New Square, une localité située à quarante-cinq kilomètres au nord de New York, peuplée par un groupe de Juifs ultra-orthodoxes, les skver. Le village avait été créé dans les années 1950 par Yankev Yosef Twersky, le grand rebbe de Skver, issu de la dynastie hassidique de Skver et de Tchernobyl, au centre de l'Ukraine. Arrivé à New York en 1948, le rebbe était descendu du paquebot, avait promené un long regard sur la ville américaine et l'avait jugée décadente. « Si j'en avais le courage, avait-il déclaré à ses disciples, je remonterais à bord pour retourner en Ukraine. »

Au lieu de quoi, il s'attela à créer une communauté hassidique dans l'État de New York, au mépris de ses détracteurs, persuadés que son projet – fonder un véritable *shtetl* en Amérique – n'avait aucune chance d'aboutir.

Il s'en fallut de peu que le destin ne leur donne raison. Au cours des décennies suivantes, en effet, le rebbe et ses disciples durent affronter de multiples obstacles dans la construction du village : hostilité des voisins, municipalité récalcitrante, vols de matériaux de construction par les chauffeurs des camions qui les avaient livrés, canalisations perpétuellement bouchées et routes mal carrossées compliquant l'accès au chantier. Le rebbe ne se découragea pas

pour autant. D'après la légende, le nom du village serait dû à une erreur de l'employé municipal chargé de l'enregistrer : il inscrivit « New Square » dans son registre au lieu de « New Skvyra », comme le lui avaient demandé les disciples du rebbe – une délégation de Juifs barbus dont l'anglais laissait sans doute à désirer –, et le sort en fut jeté.

Hormis son nom, le village n'avait rien d'américain. Encore aujourd'hui, des années après mon départ, certains de mes proches ou de mes lecteurs pensent que mon expulsion était inévitable : « Pas étonnant que tu sois devenu hérétique ! me dit-on. Tu vivais coupé du monde, entouré de tels fanatiques ! » Le plus souvent, cette assertion provient de Juifs ultra-orthodoxes – des satmar, des belz ou des loubavitch, eux-mêmes enclins au fanatisme. Autrement dit : même les extrémistes jugent New Square trop extrême ; même les fanatiques l'observent avec désarroi. *Là-bas*, semblent-ils dire, *ça va trop loin. C'est de la folie pure.*

Je ne suis pas devenu hérétique du jour au lendemain. J'ai commencé par remettre en cause l'autorité du rebbe, la sagesse des maîtres à penser du hassidisme et le caractère ultraconservateur et insulaire de notre mode de vie. Ensuite, je me suis engagé plus franchement en territoire interdit : j'ai douté du Talmud (recelait-il vraiment la parole de Dieu ?), puis de la Torah (pouvais-je croire à tout ce qu'elle disait ?). Enfin, mes interrogations se sont portées sur Dieu : où était-Il ? Qui pouvait savoir ce qu'Il voulait et s'Il existait vraiment ?

Tout a donc commencé par des questions. Or je ne pouvais pas les poser : elles étaient toutes proscrites.

« Je croyais que le judaïsme consistait à poser des questions, justement ? me fit-on souvent remarquer par la suite. Le Talmud lui-même n'est-il pas tissé de questions ? »

Le judaïsme tel que le pratiquent la plupart des Juifs libéraux diffère radicalement de celui des Juifs hassidiques, de celui du Baal Shem Tov, du Rachi, ou de Rabbi Akiva : les ultra-orthodoxes autorisent les questions, certes, mais seulement certaines d'entre elles, et posées d'une certaine manière. D'après le Talmud, « celui qui pose une de ces quatre questions aurait mieux fait de ne pas

venir au monde : qu'y a-t-il au-dessus de nos têtes ? Qu'y a-t-il sous nos pieds ? Où est le passé ? Que sera l'avenir ? » Dans ces conditions, lorsqu'un fidèle se trouve assailli par des interrogations sans réponse, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. S'il s'interroge, c'est qu'il n'a pas assez prié, pas assez étudié, pas assez purifié son cœur et son esprit : l'enseignement de la Torah ne peut y pénétrer et chasser ses doutes.

« Qu'est-ce qui t'a fait perdre la foi ? » m'a-t-on maintes fois demandé par la suite. Cette question me troublait plus que d'autres, parce que les événements qui m'avaient transformé étaient aussi variés et pluriels que la vie même. Je n'avais pas changé à la suite d'une révélation fulgurante : j'avais entamé un long processus, une quête ponctuée de tâtonnements puis de découvertes, de croyances puis de contestations de ces croyances, de questions déplaisantes suivies d'efforts désespérés pour les éviter, par la violence si nécessaire – efforts qui se soldaient invariablement par un échec. Peu à peu, ma quête devint trop pressante, trop vitale pour être abandonnée. Impossible de faire taire les doutes qui me hantaient. Impossible pourtant de leur opposer des arguments simples et clairs. Tout juste parvenais-je à assembler des éléments de réponse confus et contradictoires. En moi, l'espoir se muait alors en désillusion, avant de reprendre lentement le dessus, mais si faible, si vacillant qu'il ravivait bientôt mes doutes. Un cycle infernal, en somme.

Je me souviens encore de la première fois où je me suis posé des questions auxquelles je ne pouvais répondre. Elles ne portaient pas sur mes croyances religieuses mais, de manière plus prosaïque, sur la jeune fille qu'on m'avait proposée en mariage. *Est-elle jolie ? Intelligente ? Sympathique ? Et si elle n'est rien de tout cela, pourrai-je dire non ?* Les mots se bousculaient, tournaient en boucle dans mon esprit. Les interrogations qui m'ont assailli par la suite – Dieu existe-t-Il ? Notre religion est-elle réellement porteuse de vérités essentielles sur l'univers ? Ma foi est-elle plus juste que celle d'un autre ? – peuvent paraître plus nobles. À dix-huit ans, je n'avais pas

encore de grandes questions à poser. Celles qui me taraudaient me semblaient si triviales que je redoutais de les énoncer à voix haute. Ainsi que je l'avais appris, « le charme est trompeur, la beauté est vaine. Seules les femmes ferventes sont dignes de louanges ». Ma promesse était très croyante, m'avait-on assuré. À quoi bon chercher à en savoir plus ?

Je faisais une lessive quand j'ai appris l'identité de ma future femme. La machine à laver de mon dortoir, à la yeshiva, venait de tomber en panne ; en attendant le réparateur, nous étions contraints, mes camarades d'étude et moi, d'aller laver notre linge chez des proches. Ce soir-là, j'ai traîné mon sac de vêtements chez les Greenblatt, des amis qui vivaient à l'autre extrémité du village. Mon père était mort quelques années plus tôt, et ma mère, encore fragile, peinait à retrouver un sens à sa vie. Les Greenblatt, dont mon père avait été proche, remplaçaient le foyer que j'avais perdu : ils m'invitaient à dîner, s'occupaient de mon linge et d'autres détails du quotidien ordinairement réservés aux membres d'une même famille.

Il était presque minuit. Berish et les enfants étaient couchés depuis longtemps. Seule Chana Miri s'affairait encore dans la cuisine : je l'entendais ouvrir et fermer doucement les placards, poser un verre ou une assiette sale dans l'évier, tourner le robinet. Bientôt, ces bruits s'éteignirent à leur tour. Elle se dirigea vers la buanderie – je perçus le frottement de ses pantoufles sur le sol –, située au pied de l'escalier. Elle montait se coucher, elle aussi. Je partirais en tirant la porte derrière moi, comme je le faisais souvent.

La voyant apparaître sur le seuil de la pièce, je levai la tête en veillant à ne pas croiser son regard. Chana Miri ne faisait pas partie de ma famille : je n'avais pas le droit de la regarder en face. Sa petite silhouette féminine, vêtue d'une robe de chambre à fleurs, le crâne couvert d'un foulard, se dressa dans l'angle de ma vision périphérique.

« Berish t'a-t-il parlé du *chiddoukh* ? » demanda-t-elle.

Je secouai la tête, les yeux rivés sur la chemise que j'étais en train de repasser. Un long silence s'écoula, puis Chana Miri reprit la parole :

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site <http://www.editions-globe.com>



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter

